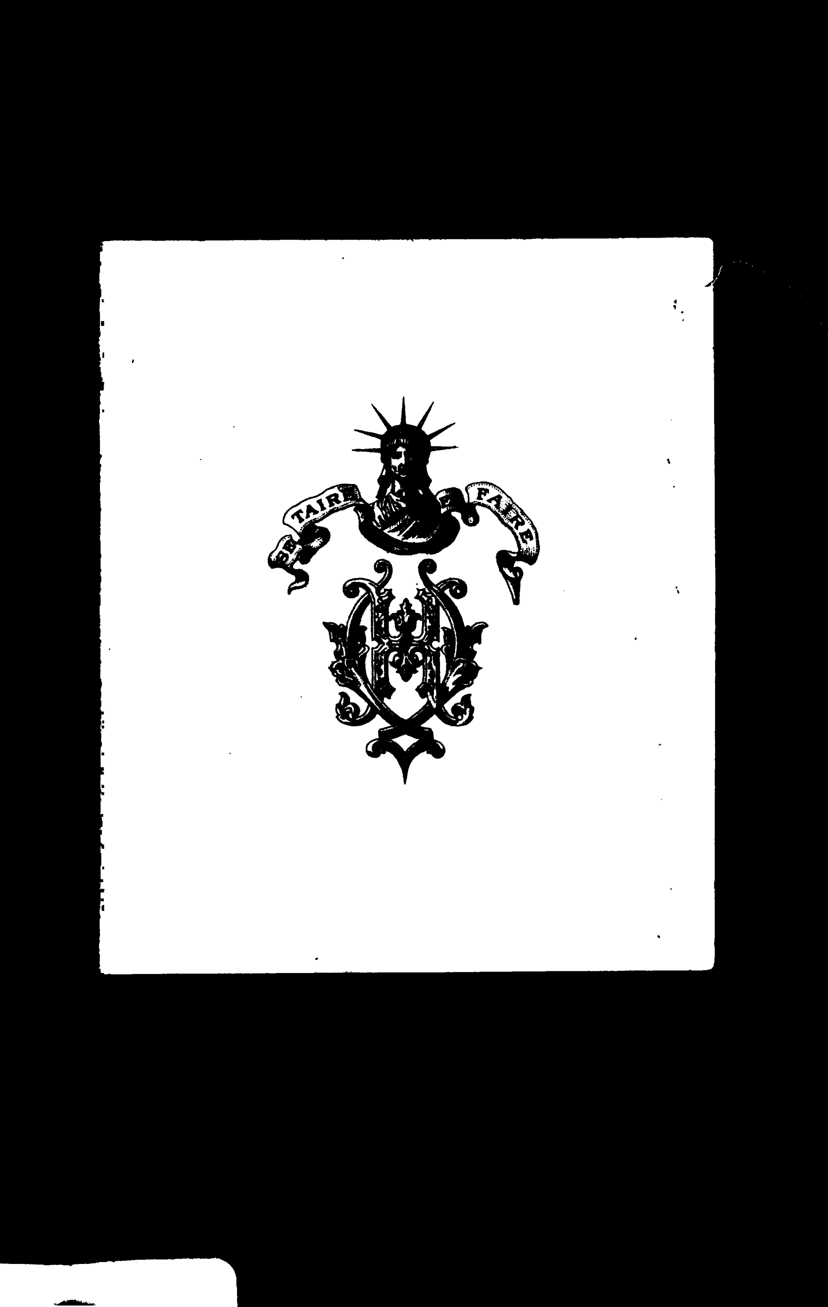
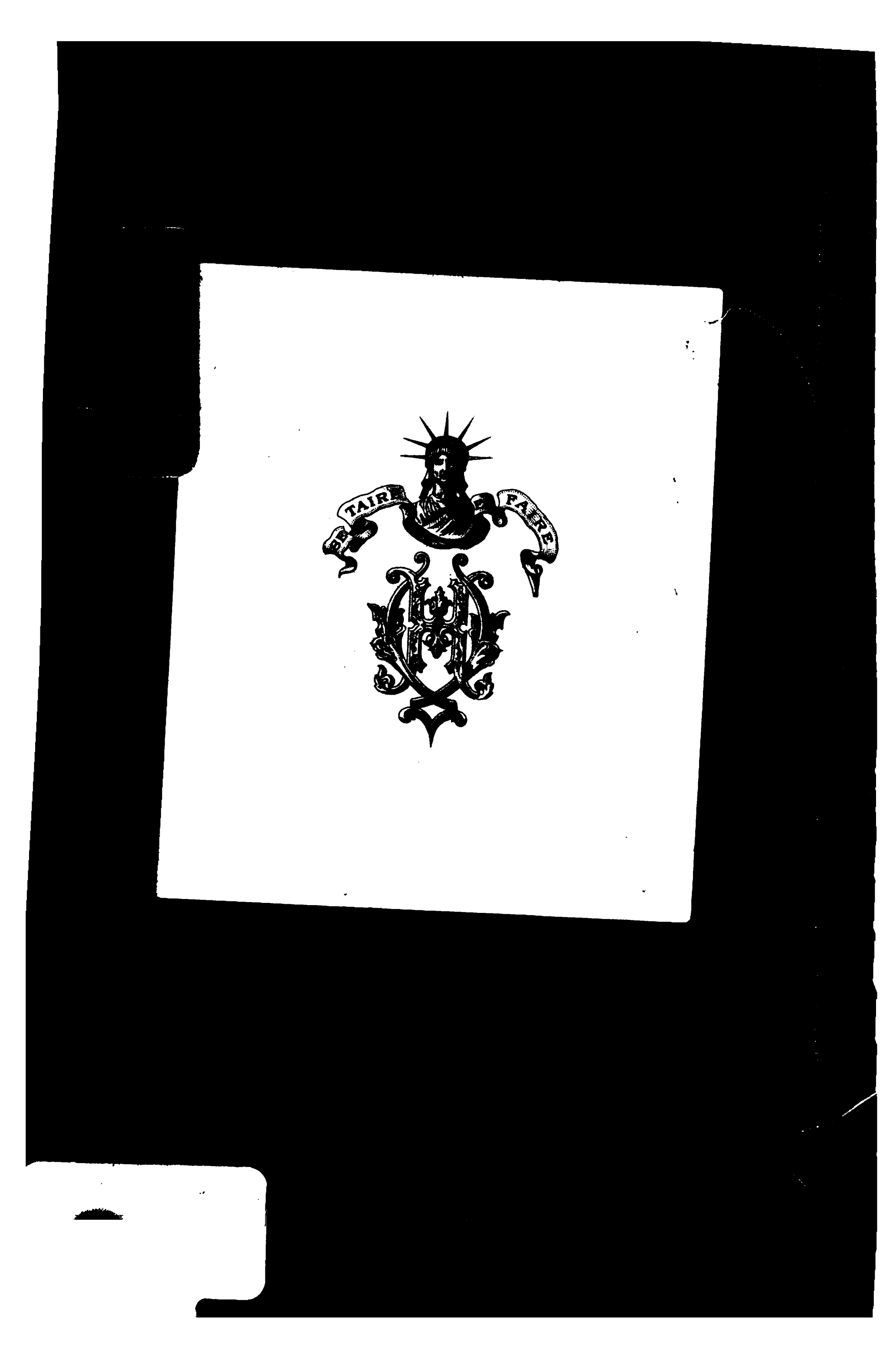

SE TAIRE
FAIRE


Maynard


SE TAIRE
FAIRE

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

TÉMOIGNAGE

DE

L'HISTORIEN JOSÈPHE

SUR JÉSUS-CHRIST.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT A L'ACADÉMIE

le mercredi 8 *décembre* 1858, *à* 4 *heures du soir,*

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

EUGÈNE MAYAUD,

DE LORIOL (DRÔME).

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1858.

A MES PARENTS.

A MONSIEUR CHARRA,

PASTEUR.

A MES AMIS.

Souvenir.

E. MAYAUD.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ❋, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ❋,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ❋,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. FRITZ, Président de la soutenance.

MM. FRITZ,
REUSS,
JUNG,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

TÉMOIGNAGE

DE

L'HISTORIEN JOSÈPHE

SUR JÉSUS-CHRIST.

Satis firmum est testimonium ad probandam veritatem quod ab ipsis perhibetur inimicis.
LACTANCE, liv. IV, *Des Inst. div.*, ch. 12.

INTRODUCTION.

Bien des personnes, pour s'assurer de la vérité des faits sur lesquels le christianisme est établi, ont exigé des témoins qui n'aient pas été chrétiens. Le Ciel en soit béni, les documents ne manquent pas. Nous nous sommes décidé pour l'historien Josèphe, parce que nous avons la conviction que son témoignage, si toutefois nous parvenons à bien l'établir, peut être d'un très-grand poids dans la balance, et ramener bien des incrédules. Il s'agit donc de prouver l'authenticité du passage de Josèphe ayant trait à Jésus-Christ; mais souvent il arrive que l'on juge mal de ce qu'a voulu dire un écrivain, faute de considérer les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et de se transporter à son époque. Aussi allons-nous essayer en quelques mots d'esquisser la vie de notre historien.

Flavius Josèphe naquit à Jérusalem la première année du règne de Caius Caligula, c'est-à-dire l'an 37 après Jésus-Christ. Issu des princes asmonéens, il était

de race sacerdotale. Après avoir passé trois ans avec un sage essénien, voulant lui-même s'immiscer dans les affaires dont la secte essénienne se tenait éloignée, il entra dans celle des pharisiens et par contre dut mépriser profondément les sadducéens. A son retour d'un voyage à Rome, vers l'an 68, la guerre de Judée éclata. Les Juifs le choisirent pour commander dans la haute et basse Galilée, tandis que le jeune Hérode Agrippa, tétrarque de ce pays, s'en absentait en restant attaché aux Romains. Fait prisonnier par Flavius Vespasien, il sut se gagner les bonnes grâces de ce capitaine qui bientôt allait être proclamé empereur. Voici, du reste, comment il s'exprime lui-même à cet égard dans son livre (*Guerre des Juifs*, liv. LVII, ch. 31). « Après la prise de la forteresse Antonia, les Juifs réduisirent le temple à un carré, quoiqu'ils ne pussent pas ignorer qu'il est écrit dans les livres saints que la ville et le temple seraient pris lorsque cela arriverait. Mais ce qui les porta principalement à s'engager dans cette malheureuse guerre fut l'ambiguité d'un autre endroit de la même écriture qui portait que l'on verrait dans ce temps-là un homme de leur contrée commander à toute la terre. Ils interprétèrent donc cela en leur faveur, et plusieurs même des plus habiles y furent trompés. Cet oracle regardait Vespasien qui fut créé empereur étant en Judée; mais ils l'expliquaient à leur fantaisie, et ils ne reconnurent leur erreur qu'après leur entière ruine. » Cet événement aurait aussi dû détromper Josèphe, puisque Vespasien ne fut ni le libérateur, ni le pacificateur d'Israël. Peut-être craignait-il de perdre sa liberté, sa pension et son droit de bourgeoisie romaine. Bref, il dut plus tard suivre Titus à Rome, et

là il acheva son histoire de la guerre de Judée qu'on regarde généralement comme exactement faite. Puis Epaphrodite, l'un des principaux de la cour de Domitien, engagea Josèphe à composer une histoire générale de sa nation. Il la publia sous le titre d'*Antiquités judaïques*. On ignore où et quand il finit ses jours.

Quoique cet historien ne soit pas sans défaut, ses ouvrages ne laissent pas d'être très-précieux, et nous pouvons dire avec Joseph Scaliger : « Josèphe est de tous les écrivains celui qui aime le plus la vérité et la recherche avec le plus d'ardeur, et nous ne craignons pas d'affirmer qu'il vaut mieux s'en rapporter à lui qu'à tous les historiens grecs et latins, non-seulement pour l'histoire des Juifs, mais aussi pour celle des peuples avec lesquels ils n'avaient point de rapport, et cela parce qu'on peut reconnaître partout et facilement sa fidélité et l'étendue de ses connaissances » (Joseph Scaliger, *De emendatione temporum*).

Avant de commencer notre sujet proprement dit, nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage grec en litige avec la traduction telle que nous l'entendons. Nous croyons que c'est de là que dépend la solution du problème. On trouve le passage dans le livre des *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, ch. 4 ou 3 suivant les éditions.

Γίνεται δέ κατα τοῦτον τὸν χρόνον Ιησους σοφος ἀνηρ, εἴγε ἄνδρα αὐτον λεγειν χρὴ· ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιήτης, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τ'αληθῆ δεχομένων, και πολλούς μεν Ιουδαίους, πολλοὺς δε και τοῦ Ελληνικου (s. ent. γενοῦς) ἐπηγάγετο. Ὁ Χριστος οὗτος ἦν, και αὐτον ἐνδείξει τῶν πρωτῶν ἀνδρῶν πάρ' ἡμῖν σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐπαύσαντο οἵγε πρωτον αὐτον ἀγαπησαντες· ἐφάνη γαρ αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν παλιν ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτα τε καὶ ἄλλα μυρια θαυμάσια περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων· εἰς ἔτι νῦν των χριστιανῶν ἀπὸ τοῦ δε ὠνομασμένων οὐκ' ἐπέλιπε τὸ φυλον.

Vers ce temps-là fut Jésus, homme sage, si toutefois on doit l'appeler un homme; car il faisait des œuvres extraordinaires; il était le docteur de ceux qui reçoivent avec plaisir la vérité, et il a attiré à lui beaucoup de Juifs, et aussi beaucoup de Grecs. Christ était ce même homme. Après qu'il eut été condamné par Pilate au supplice de la croix, à l'instance des principaux de notre nation, ceux qui l'avaient aimé auparavant ne discontinuèrent pas. Car il se montra de nouveau vivant à eux dans le troisième jour; les divins prophètes ayant prédit cela de lui, avec mille autres choses merveilleuses. C'est de lui que tire son nom cette société de gens qu'on appelle *Chrétiens*, et qui subsiste encore à présent.

Une première difficulté qu'on soulève est celle-ci : Comment un juif tel que Flavius Josèphe a-t-il pu vouloir rendre un témoignage si honorable à Jésus-Christ? Cette objection vient, nous croyons, d'une fausse idée qu'on se fait de l'état de la nation juive en ce temps-là et des sentiments que devait avoir Josèphe en qualité de juif.

Examinons les inductions que l'on pourrait tirer de son silence.

Cet historien, qui naquit trois ou quatre ans après la mort de Jésus-Christ, n'a pu ignorer qu'il avait paru dans la Judée un homme charlatan, imposteur, magicien ou prophète, nommé Jésus, qui avait fait des prodiges ou qui avait trouvé le secret de le faire croire à

un certain nombre de personnes. Il ne pouvait ignorer que, de son temps, il y avait encore dans cette province des gens qui faisaient profession de le reconnaître pour maître. Lorsqu'il fut transporté à Rome, il ne put ignorer que Néron avait fait punir par des supplices inusités et extraordinaires un grand nombre de chrétiens qui étaient dans cette ville; il ne put ignorer que leur martyre avait été un spectacle pour le peuple romain, spectacle d'un si grand éclat que Tacite et Suétone l'avaient consigné dans les annales de l'empire. Il vit que, sous Domitien, on faisait à Rome et dans les provinces le procès aux chrétiens et qu'ils étaient punis de mort par les ordres de l'empereur. Il n'ignorait pas non plus le nom de Jésus, ni son surnom de Christ, car il en fait mention dans l'éloge de Jacques appelé le *Juste*. Toute sa vie et tout ce qui se passait autour de lui l'éclairait assez sur ce sujet et ne lui permettait pas de le regarder comme indifférent. Josèphe voulait faire connaître sa nation aux étrangers qui la connaissaient peu ou mal; et pour cela il reprend les choses de haut, il s'étend principalement sur les derniers temps des Hérode, de Pilate et des autres procurateurs de la Judée. Il expose les lois et les coutumes de son pays. Il fait un rapide tableau de chaque secte : pharisiens, sadducéens, esseniens. Comment aurait-il oublié les chrétiens, alors plus nombreux et plus répandus que tous les autres? Pouvait-il se dispenser d'en dire au moins autant que Tacite?

Tout ce qui touche à la religion entrait bien dans son plan. Il fait mention de Judas-le-Galiléen (*Antiquités*, XVIII, ch. 1), qui causa une grande révolte, grâce à son fanatisme. Il parle ailleurs (*Ant.*, XX, 3) d'un im-

posteur qui, par de fausses promesses, rassembla une foule de Samaritains vers la montagne de Garizim, où les Romains les soumirent. Il parle d'un certain Theudas qui séduisit aussi le peuple (*Ant.*, XX, 2). Enfin, il nous montre encore un Égyptien qui, étant venu à Jérusalem, se disait prophète, et persuada au peuple de le suivre sur la montagne des Oliviers; mais les cohortes de Félix le dispersèrent (*Ant.*, XX, 6). L'historien, si soigneux à nous parler des séducteurs de sa nation, nous parle aussi avec éloges de diverses personnes du même temps. Elles s'étaient distinguées par leur piété, et en elles semblait revivre l'esprit prophétique si nécessaire alors pour réformer une nation. De là la belle louange qu'il fait de Jean-Baptiste, comme d'un vrai israélite prêchant la repentance aux grands et aux petits. Il rend témoignage à la sainteté de sa vie, et ajoute que les Juifs crurent que l'armée d'Hérode avait été défaite par Arétas, roi des Arabes, en punition du crime que ce prince avait commis en faisant décapiter ce saint homme (*Ant.*, XVIII, 7). De là encore la louange qu'il fait de Jacques que les chrétiens distinguaient communément par l'honorable épithète de *frère du Seigneur* (Galates I). Josèphe emprunte d'eux cette épithète, en l'appelant *frère de Jésus que l'on nomme Christ* (*Ant.*, XX, 9). Il nous dit qu'il était fort estimé à Jérusalem à cause de sa justice, et qu'il y eut une indignation générale lorsque le grand sacrificateur Ananus le fit condamner à être lapidé comme étant *ennemi de la loi.* Peut-on concevoir que Josèphe qui rappelait si volontiers le souvenir de plusieurs sages de sa nation, qui fait l'éloge de Jean, précurseur de Jésus et celui de Jacques, son frère et son disciple, s'en soit tenu à ces

noms, sans rien dire du personnage principal? Il est évident que l'authenticité reconnue des deux témoignages précédents entraîne celle de l'autre. Or, on n'en a jamais douté. Origène l'atteste. C'est d'autant plus vrai que la manière dont Josèphe s'exprime au chap. XX, indique qu'il avait parlé de Jésus-Christ; il dit, en effet, *le frère de Jésus que l'on appelle Christ.* N'est-ce pas supposer qu'il connaissait ou du moins qu'il a parlé de ce Jésus qu'on appelle Christ? Car, en vérité, ce serait singulier de vouloir faire connaître un homme en le désignant par ce titre de frère d'un tel, si déjà cet homme qui sert pour ainsi dire de caution à l'autre n'était connu. Ainsi donc, la supposition d'un entier silence de Josèphe à l'endroit de Jésus-Christ ne saurait être admise. Alors on se demande pourquoi notre historien n'a pas fait un portrait plus détaillé de ce personnage et en même temps plus circonstancié. La raison en est toute simple. C'est que Josèphe ici ne fait pas une biographie; il ne veut qu'insérer dans une histoire générale un portrait abrégé de Jésus, comme il l'a fait de Jean-Baptiste. Il écrit en historien et non en théologien; et cela est si vrai, qu'il ne se faisait pas même une idée juste du Messie, puisqu'il attribue à Vespasien d'anciens oracles qui annonçaient un libérateur. Il nous semble que c'est bien là jusqu'où pouvait aller un historien comme Josèphe, ayant à ménager et sa nation et les Romains. En somme, jusqu'à présent les apparences sont de notre côté; mais allons plus loin et voyons maintenant si de l'examen du texte il rejaillira quelque lumière, de manière à changer l'apparence en réalité et la présomption en certitude. Une seconde difficulté se présente, à savoir: que

le texte est plus dogmatique qu'on ne le dit, puisqu'il y a : Jésus était le Christ ou le Messie. C'est, nous apprend Origène, tout à fait contraire aux sentiments de l'historien.

Cette objection, qui a le plus frappé, mérite à un plus haut point notre attention. Pour cela, commentons tout le passage. Nous engageons nos lecteurs à avoir sans cesse le texte grec sous les yeux. *Vers ce temps-là fut* (*parut*) *Jésus.* Quoique la tournure paraisse un peu sèche en français, elle n'en a pas moins une certaine latitude, et, du reste, ce tour de phrase est assez familier à Josèphe. Le temps dont il s'agit est l'époque du gouvernement de Pilate. En effet, tout le ministère de Jésus se passa sous cette préfecture de dix ans. Et, comme il ne s'agissait pas d'un fait particulier, mais de tout ce qu'avait fait Jésus pendant quatre ans, l'historien, ne voulant pas morceler ce récit, rassemble en un seul tableau tout ce qu'il veut en dire. On comprend alors comment il dit : *Vers ce temps-là.* Le nom de Jésus étant son nom propre, son nom hébreu, le seul sous lequel il fut connu en Judée, le seul que lui donnaient les Juifs, c'était par ce nom que Josèphe, étant Juif lui-même, devait le désigner; mais comme il n'était pas rare, il devait distinguer celui dont il parle par un surnom. Avant tout, et pour que ce surnom ne surprenne pas, il nous dit que c'était *un homme sage;* puis, pour empêcher de le confondre avec les autres sages de l'antiquité, il se hâte de le caractériser d'une autre manière, et ajoute : *si toutefois on doit l'appeler homme* (*ou un homme*), et il donne ensuite une preuve palpable qu'il y avait en lui quelque chose de plus qu'humain, *car,* dit-il, *il faisait des œuvres extraordinaires.* Voilà ce

qui le distinguait des sages du monde et qui le relevait même au-dessus de Jean-Baptiste. Après avoir rendu justice au caractère de Jésus, comme étant celui d'un vrai *sage*, après avoir aussi reconnu le surnaturel en lui, il loue sa doctrine, qui était le principal but de sa mission. *Il était le docteur de ceux qui reçoivent avec plaisir la vérité.* Aussi *il a attiré à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs.* Mais, nous dira-t-on, est-il bien vrai que Jésus ait fait des conversions parmi les païens? Ne sait-on pas que sa renommée s'étendit jusque dans la Syrie et dans tous les pays d'alentour, et que plus d'un païen fut converti par lui, sans sortir de la Judée? Saint Matthieu IV, 15, l'atteste. En somme, il était bien permis à notre historien de joindre dans une seule phrase ce que Jésus fit dans l'espace de quatre ans, et ce qui fut fait de sa part et en son nom par ses apôtres et pendant l'espace de soixante ans. L'historien poursuit ainsi : *Ὁ Χριστος οὗτος ἦν.* Ce sont ces mots qui ont soulevé les plus grandes critiques, parce qu'à mon avis on les rend mal dans la traduction, en disant: *celui-là était le Christ*, comme si Josèphe avait voulu assurer que Jésus était le Messie. Avec cette interprétation, on comprend comment on a pu croire que c'était là une fraude pieuse de quelque chrétien, ou que tout au moins le passage n'étant d'abord qu'en note marginale, on l'avait fait passer ensuite dans le texte; cela a suffi à d'autres pour le considérer comme tout supposé. Mais avant d'agir ainsi et de retrancher sans raison valable un passage qui a cependant pour lui l'unanimité des manuscrits, des versions, des citations, il eût fallu commencer par bien se pénétrer de l'idée de l'historien et bien entendre la valeur de ses termes. Josèphe n'avait

jusque-là parlé de Jésus que sous le nom hébreu, connu seulement des Juifs, tandis qu'il était plus généralement connu des Grecs et des Romains, poùr qui écrivait Josèphe, sous le nom de Christ, d'où les chrétiens tiraient le leur. L'historien ne pouvait se dispenser d'avertir ses lecteurs que celui dont il venait de faire l'éloge sous le nom de Jésus était le même dont tout le monde parlait sous un nom plus connu, sous le nom de Christ. Cette transition était nécessaire et venait si à propos, que c'eût été une faute à l'historien de la négliger. Certainement il n'envisage pas le Messie comme les Juifs, c'eût été une maladresse de sa part, parce que, eux y attachant une idée de royauté, il aurait blessé la politique romaine et rendu sa nation suspecte. Josèphe n'a jamais eu cette idée et n'a jamais reconnu notre Seigneur dans sa qualité de Christ, c'est-à-dire de Messie. Voilà ce qui nous porte à croire que Josèphe, écrivant en historien et non en théologien, a prononcé le mot de Christ simplement comme un nom, comme le second nom, ou un surnom de celui qu'il avait auparavant appelé Jésus. L'erreur d'autres critiques vient de ce qu'ils ont renversé l'ordre de la phrase, en traduisant en latin : *Hic erat Christus,* comme s'il y avait dans le grec : *οὗτος ἦν ὁ Χριστός*, tandis qu'il faut : *Christus hic erat.* On dira peut-être que c'est indifférent en latin ; c'est vrai, mais on commet une faute réelle quand on se croit ensuite en droit de traduire en français : *celui-là était le Christ*, ou *c'était le Christ.* Il s'ensuit que le mot Christ, au lieu d'être le substantif de la phrase, comme le veut l'original, n'est qu'un adjectif fait pour marquer un attribut, une qualité. Cependant rien, à notre-avis, n'empêche que *ὁ Χριστος* ne

soit ici un simple nom propre, et puisqu'il est mis à la tête de la phrase, de traduire ainsi: *Christ était cet homme*, ce même homme dont je viens de parler sous le nom de Jésus.

De cette manière, le mot Christ ne contiêndra plus l'idée de Messie, il ne signifiera rien de plus dans la bouche de Josèphe que dans celle de tout autre étranger. Mais, n'est-ce pas déjà assez d'avoir d'un tel homme un témoignage purement historique? Il dit beaucoup, sans dire assez pour un chrétien. Nous pouvons ajouter et montrer, en outre, que les Juifs, les chrétiens eux-mêmes et les païens employaient différemment le nom de Christ. Nous savons, en effet, que quand un nom propre était commun à plusieurs personnes et qu'il s'agissait de les distinguer, les Juifs, comme tous les Orientaux, employaient les noms patronimiques, ou bien ajoutaient à leur nom celui de leur patrie; ainsi on disait: Joseph d'Arimathée, Jésus de Nazareth; on ne lui donna le nom de Christ, titre de dignité supérieure à celle de prophète, qu'au commencement de son ministère. Le premier à le lui donner fut un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre. *Nous avons trouvé le Messie*, l'évangéliste ajoute: c'est-à-dire *le Christ*, Jean I, 41, et au verset 46, Philippe dit à Nathanaël: *Nous avons trouvé Jésus, qui est de Nazareth, celui duquel Moïse a écrit dans la loi, et dont les prophètes ont parlé.* Il n'est donc pas douteux que le nom de Christ se prend là pour un titre de dignité. Cette qualité, reconnue alors de tous ses disciples, lui était contestée par les principaux de la nation. Ce fut sur ce point aussi que roula son interrogatoire devant le sanhédrin (Luc XXII). Tant que les

apôtres eurent à raisonner avec des Juifs, le grand point de la controverse fut celui-ci: Jésus est-il le Messie? Saint Pierre insiste là-dessus dans son premier discours prononcé à Jérusalem (Actes II, 26). Saint Paul en fait de même dans les synagogues et non quand il s'adresse aux gentils, puisqu'ils n'avaient aucune idée des prophètes, ni de la promesse d'un Messie. Il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait d'assurer dogmatiquement à Jésus la qualité de Messie. *Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?* nous dit saint Jean I, épître II, 22. On voit par là qu'il y avait alors des Juifs christianisés, honorant Jésus, sans aller jusqu'à le reconnaître pour Messie. L'apôtre leur reproche cette erreur. Il arriva donc naturellement que le nom de Christ, donné par les chrétiens à leur chef, fut pris parmi les Grecs et les Romains comme un nom personnel, sans en savoir la signification et sans y mettre plus de conséquence que les Juifs en mettaient eux-mêmes au nom de Jésus qui signifie *Sauveur*. C'est ainsi que Tacite, Pline, Porphyre et bien d'autres nomment toujours le fondateur de notre religion *Christ*, et jamais *Jésus*, n'ayant pourtant pas l'idée de lui accorder un titre de dignité dans le sens des Juifs ou des chrétiens. Quant au monde païen, où l'on ne parlait de lui qu'historiquement, on croyait, en l'appelant Christ, lui donner son nom propre et personnel, comme l'était celui de Jésus dans la bouche des Juifs. D'un autre côté aussi, c'est aller trop loin que de prétendre que Christ était un nom appellatif, un nom d'emploi et de dignité et qu'il faudrait toujours traduire par: le Christ. Sans doute, le mot Christ est quelquefois purement cela; mais souvent c'est un nom propre et absolu,

alors il faut dire Christ tout court. Du reste, on voit que les apôtres disaient tantôt ὁ Χριςτος, του Χριστου, tantôt Χριστος, Χριστου; ex.: 1 Corinth. IX, 12 et XI, 1, 3; Romains XV, 3; Ephésiens I, 10.

Après ces remarques générales sur le double usage que l'on faisait anciennement du mot Christ, voyons dans quel sens il est probable que Josèphe l'ait employé. Il semble d'abord, qu'étant juif, il aura parlé en juif, et aura attaché à ce mot l'idée judaïque de Messie promis par les prophètes. Cependant nous avons vu que nos auteurs sacrés employaient souvent le mot Christ comme un simple nom, à la manière des Gentils. Josèphe a donc pu, quoique juif de naissance, mais écrivant pour les Gentils, en user de même. A la vérité, s'il eût écrit un livre théologique, il aurait été dans le cas de nier ou d'affirmer que Jésus fut le Messie; mais il écrivait en simple historien, narrant des faits à lui connus et sans en tirer aucune conséquence. Dans ce cas-là, il devait faire ce qu'il a fait : nommer d'abord celui dont il parle par son nom hébreu, comme le veut le langage juif, et ensuite, pour les Grecs et les Romains, se servir d'un tour explicatif et ajouter le nom de Christ, le seul qui leur fût connu. Cela est d'autant plus à présumer, que lui-même, quoique plein de respect pour les prophètes, n'avait nullement les idées communes du peuple juif sur le Messie. La preuve, c'est qu'il applique les anciens oracles à Vespasien. L'événement dut le détromper; mais il ne pouvait pas, à la cour de Titus, se rétracter. Il lui convenait donc de ne parler de Christ que d'une manière historique. Du reste, on ne saurait mieux expliquer un auteur que par lui-même. Josèphe avait déjà eu une autre occasion

de nommer Jésus-Christ, c'est dans l'éloge de Jacques-le-Juste; il le désigne ainsi : *frère de Jésus que l'on appelle Christ.* Il s'agit d'un nom et nullement d'une qualité, c'est comme si l'on disait en parlant de l'apôtre André : frère de Simon qu'on appelle Pierre. C'est là une manière naturelle, pour mieux faire connaître les personnes, de mettre en avant une circonstance qui les lie à un personnage plus célèbre. Josèphe devait donc, dans un endroit, attacher le même sens au mot Christ que dans un autre. D'ailleurs, voici comment s'exprime Origène sur le langage de l'historien et de ce qu'il pensait de Jésus-Christ; c'est dans son commentaire sur saint Matthieu que nous puisons: « Josèphe, dit-il, cherchant, dans le livre XX de ses *Antiquités judaïques*, la cause des dernières calamités de sa nation, ne fait pas difficulté de dire que le peuple les regardait comme un châtiment du ciel, à cause de l'iniquité commise contre la personne de Jacques, frère de Jésus, qu'on nomme Christ. Cela est d'autant plus extraordinaire, ajoute-t-il, *qu'il ne reconnaissait pas notre Jésus pour être le Christ, c'est-à-dire le Messie.* » Il faut faire attention qu'Origène ne dit point que Josèphe ne connaissait point du tout Christ, ou qu'il n'en avait fait aucune mention. Ailleurs il fait la même remarque, c'est dans son traité contre Celse, I, 17 : « Josèphe, dit-il, qui a ainsi témoigné que Jean avait l'autorité de baptiser, bien qu'il ne crût pas en Jésus comme au Christ, recherchant la cause de la prise de Jérusalem et de la destruction du temple, ne dit pas véritablement, comme il devait le faire, que ce fut l'attentat des Juifs contre la personne de Jésus qui attira sur eux ce malheur, pour punition d'avoir fait mourir le Christ qui

leur avait été promis; mais il approche pourtant de la vérité, et, lui rendant témoignage comme malgré lui, il attribue la ruine de ce peuple à la vengeance que Dieu voulut prendre de la mort qu'il avait fait souffrir à Jacques-le-Juste, homme de grande vertu, frère de Jésus, nommé Christ. Si donc cet auteur dit que ce fut à cause de Jacques que la ville de Jérusalem fut détruite, ne peut-on pas dire, avec beaucoup plus de raison, que ce fut à cause Jésus le Christ, dont la divinité est attestée par tant d'Églises composées de personnes qui ont renoncé à la corruption générale pour s'attacher au service du Créateur et pour dépendre uniquement de sa volonté?»

C'est là une erreur dont Josèphe est très-excusable, parce qu'il n'avait pas connu toute la grandeur de Jésus-Christ, et parce que l'attentat des Juifs contre Jésus ayant précédé de quarante ans la ruine de Jérusalem, et s'étant commis avant que Josèphe vînt au monde, il était naturel qu'il s'arrêtât plutôt à un attentat commis de son temps et sous ses yeux contre la personne de Jacques, huit ans avant la prise de Jérusalem. Un événement récent frappe bien plus qu'un événement éloigné. Ainsi donc, Origène n'a pas voulu dire que Josèphe n'avait rendu aucun témoignage sur Jésus-Christ. Au reste, ce père n'est pas le seul à avoir ainsi jugé Josèphe; Sozomène nous dit dans son histoire (I, 8) « *qu'il nomme ouvertement Christ*, et qu'étant frappé de la grandeur de ses œuvres au point de le louer presque comme un dieu, cependant il garde un milieu tel qu'il ne nuisait point à ceux qui croient en lui, mais plutôt les favorisait. » Théodoret en parle dans ce sens à la fin de son commentaire sur Daniel. Pourquoi ces hommes

pensaient-ils que Josèphe n'avait pas cru en Jésus comme au Messie? Il me semble que tout s'explique par le sens donné aux termes de notre historien. S'ils eussent interprété ces mots comme beaucoup le font, ou ils auraient suspecté le passage, ou ils se seraient bien gardés de reprocher à Josèphe de n'être qu'un demi-chrétien, tandis que, comme nous, ils ont respecté le texte, le croyant original, et ils ont pu et dû dire qu'il n'avait pas eu sur le Messie la croyance qu'on est en droit d'exiger d'un véritable chrétien; c'est en même temps la conséquence qui ressort de notre manière de traduire : *c'était le même que celui qu'on appelle Christ.*

En voilà assez, je pense, pour montrer que le passage en question n'est pas interpolé. Ce n'est pas tout cependant, il va s'en présenter un autre qui a aussi donné lieu à contestation. C'est celui ayant trait à la résurrection de Jésus-Christ. Josèphe rapporte en très-peu de mots le procès criminel intenté contre Jésus. *Après qu'il eut été condamné par Pilate au supplice de la croix et sur la demande des principaux de notre nation.* Voilà tout. Malgré cette brièveté, il en dit plus que Tacite (*Annales*, XV, 44), car il était juif et plus à portée qu'un Romain de savoir certaines particularités de cette scène. Il nous apprend deux choses que Tacide ignorait : 1° le genre de supplice que souffrit Jésus, ce fut la crucifixion; 2° que cela se fit par Pilate et à la demande des principaux de la nation. S'étonnera-t-on que Josèphe ménage si peu les principaux de son pays? Mais l'équité et la fidélité de l'histoire ne permettaient pas de dissimuler leur tort pour jeter tout le blâme de cette affaire sur Pilate, moins coupable qu'eux. D'ail-

leurs, il écrivait librement à Rome, dans un temps où les principaux de la nation n'existaient plus; leur faction était détruite, et l'on voit déjà dans son ouvrage (*Guerre des Juifs*) combien peu il estimait le parti dominant. Il le dépeint comme coupable des iniquités les plus atroces, comme la vraie cause des malheurs de leur patrie. Il blâme la conduite violente qu'avaient tenue les principaux sacrificateurs contre Jacques et ses amis. Pourquoi les aurait-il épargnés par rapport à la mort de Jésus? Il poursuit son tableau et dit: *ceux qui l'avaient aimé dès le commencement ne renoncèrent pas à lui.* Ces mots, dès le commencement, se rapportent à l'entrée du ministère de Jésus, à cette même époque où l'historien a jugé à propos de placer ce portrait en disant: Vers ce temps-là parut Jésus. On voit bien que, sans leur donner le nom d'apôtres, c'est pourtant des apôtres qu'il veut parler, et dans ce nombre était ce Jacques-le-Juste.

Mais qu'est-ce qui produisait tant de fidélité? Car, le berger étant tué, on devait s'attendre à la dispersion des brebis. Eh! que pouvait-on espérer d'un mort? Que n'avait-on pas même à craindre en lui restant si attaché? Il faudrait que leur affection fût bien fondée, et qu'ils eussent pour cela des motifs bien forts. C'est ce que notre historien va justifier en disant: *qu'il leur apparut de nouveau vivant le troisième jour*. En effet, un événement si extraordinaire rend très-bien raison d'une fidélité si rare. Le fait de la résurrection de Jésus explique tout ce qui a suivi. Il est rapporté par Josèphe, et cela sans aucun doute, et avec deux circonstances: 1° que la chose arriva le troisième jour; 2° qu'il apparut, ou plutôt qu'il se montra clairement (ἐφανη),

cela indique des apparitions assez évidentes pour ne laisser aucun doute à ses disciples. Ici, on s'est récrié, et on a dit que la main du faussaire s'était trahie, car, ajoute-t-on, que pourrait dire de plus un chrétien? Ah! n'eût-il pas pu nous le montrer montant au ciel, et devant revenir un jour pour être le juge du monde? Josèphe ne va pas jusque-là; il s'en tient au seul fait de la résurrection. C'est encore trop pour un juif, dit-on, car c'est là le point capital, le fait décisif, que niaient tous les Juifs non baptisés. Bien plus, il prétend que *les divins prophètes avaient prédit cela de lui avec mille autres choses surprenantes*. Peut-on à ce langage reconnaître un juif qui ne croyait pas que Jésus fût le Messie, et qui n'avait jamais été aussi frappé que le reste de sa nation de tant de prophéties dont les chrétiens font l'application à leur maître. Sans doute, un tel aveu serait hors de vraisemblance si notre historien eût été de la secte des sadducéens. Elle niait, en effet, toute résurrection des morts, et ne pensait pas mieux que les épicuriens sur l'immortalité de l'âme. Mais, au contraire, Josèphe se faisait honneur d'être de la secte des pharisiens, qui, avec le gros de la nation, croyaient à une résurrection et à une vie à venir. D'où avaient-ils tiré cette idée? N'importe. Elle était connue de beaucoup et on la croyait indiquée par divers traits des prophètes. C'était pour eux une idée confuse, mais qui suffisait pour qu'on parlât d'une résurrection future et qu'on admît quelques exemples de morts ressuscités. On le voit par ce que raconte notre historien lui-même d'un homme qui reprit la vie au contact des ossements d'Élisée. Certainement il n'en conclut pas que ce ressuscité fut un homme divin. De même, ne

pouvait-il pas attribuer la résurrection de Jésus à quelque circonstance fortuite? D'ailleurs, ce fut sur la possibilité d'une résurrection que s'éleva entre les sadducéens et les pharisiens la dispute dont il est parlé au chap. XXIII, 8 du livre des Actes. Hérode Antipas avait toujours regardé Jean-Baptiste *comme un homme juste et saint, et il avait du respect pour lui* (Marc VI, 20). Cependant il se laissa entraîner un jour de séduction à le faire enfermer et puis décapiter. Quand plus tard il entendit parler de Jésus et de ses miracles, quel jugement en porta-t-il? Il disait à ses serviteurs: *c'est Jean-Baptiste, il est ressuscité des morts, c'est pourquoi la vertu de faire des miracles agit puissamment en lui* (Matth. XIV, 2). L'idée était bizarre; mais elle apprend ce qui pouvait arriver à un prophète, sans y ajouter encore l'idée judaïque du Messie. Si donc Josèphe a eu de Jésus l'idée qu'il en donne dans son début, et s'il a lui-même jugé que sa condamnation avait été injuste, rien ne devait l'empêcher de croire aussi à sa résurrection; les premières merveilles qu'il en rapporte le conduisaient naturellement à la dernière. Il est bien vrai qu'un tel aveu me surprendrait, s'il eût été du parti du sanhédrin, puisque c'étaient ceux de ce parti qui s'efforçaient d'étouffer le bruit de sa résurrection. Mais nous savons que Josèphe n'en était pas, et on se trompe en soutenant le contraire. Alors pourquoi notre historien n'aurait-il pas cru ce que croyaient tant de gens de sa nation, et ce que de plus les étrangers admettaient. Il n'ignorait pas le témoignage qu'avaient longtemps rendu sur ce fait un grand nombre d'amis de Jésus. Alors il n'est plus étonnant qu'ayant commencé un portrait de Jésus, il y ait mis comme historien ce der-

nier article. Enfin, il termine en disant : *C'est de lui que tire son nom cette société de gens appelés chrétiens, et qui subsiste encore à présent.* Le mot φυλον signifie généralement un ordre de personnes liées par quelque affinité. Si Josèphe eût écrit en Judée et pour les Juifs, il aurait peut-être employé le nom de Nazaréens; mais écrivant à Rome pour les Romains et pour les Grecs; il a dû employer ce terme, le seul connu; c'est, du reste, ce qu'ont fait ses deux contemporains Tacite et Suétone. Il me semble qu'avec ces observations, bien incomplètes malheureusement, toute la difficulté du texte est aplanie. Je n'y vois rien d'incompatible avec ce que pouvait penser et écrire un homme tel que Josèphe, pourvu toutefois qu'on se fasse une juste idée de son caractère et de sa situation.

Nous ne sommes pourtant pas au bout, et on a voulu faire une autre objection tirée du silence d'anciens auteurs sur ce passage. Justin Martyr, Saint-Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertulien, Minutius Félix n'en parlent pas, dit-on. C'est Eusèbe qui, le premier, le rapporte, vers l'an 320 environ. Cela ne fait-il pas présumer qu'il n'était pas connu avant, et, par conséquent, n'existait pas dans les exemplaires de l'historien juif à cette époque. Il y a ici deux questions à examiner : 1° De quelle valeur est un argument tiré d'une omission que prouve un silence du second et du troisième siècle? 2° Ce silence est-il aussi réel qu'on le dit? Question de droit et question de fait.

Quant à la première, il me semble qu'il y a bien des exceptions et des distinctions à faire, avant d'admettre un pareil argument, car on ne dit pas toujours tout ce qu'on pourrait dire, et on ne cite pas toujours tout ce

qu'on pourrait citer. Cela dépend beaucoup du but de l'auteur, de la nature de son ouvrage et de plusieurs autres circonstances. Il y a donc de l'arbitraire, en sorte que c'est mal raisonner que de dire : un tel auteur aurait pu citer un tel passage, donc il a dû le citer; comme aussi de dire: s'il ne l'a pas cité, c'est qu'il ne le connaissait pas, et s'il ne le connaissait pas, c'est une preuve que ce passage n'existait point. Former des arguments de cette chaîne de propositions, c'est bâtir sur le sable. D'abord, il ne faut pas oublier que, de ce temps-là, les livres se communiquaient par des copies manuscrites; en conséquence, la diffusion n'était ni aussi facile ni aussi prompte que de nos jours. On comprend que le premier ouvrage de Josèphe sur la guerre des Juifs se soit plus répandu que ses *Antiquités judaïques*. Elles n'intéressaient que quelques Juifs, quelques chrétiens ou quelques païens, qui les divulguèrent lentement. Quoique composé vers la fin du premier siècle, il pouvait n'être pas généralement connu dans le second. Surtout il ne devait pas l'être pour des auteurs latins peu entendus au grec, puisque, si je ne me trompe pas, ce ne fut qu'à la fin du cinquième siècle qu'une partie des ouvrages de Josèphe fut traduite en latin. Son livre contre Appion fut aussi très-longtemps ignoré. La distance des pays pouvait aussi être un obstacle à sa connaissance. Josèphe écrivit à Rome. Justin, qui y résidait, le connut, et il en parle dans son livre (*Exhortations aux Gentils*). Clément d'Alexandrie n'en parle pas. Du reste, pour savoir si un écrivain n'a point fait une certaine citation, il faudrait que nous eussions tous ses écrits, car il peut avoir omis dans l'un ce qu'il aura dit dans

l'autre. Or, l'on sait que tous les écrits de Clément d'Alexandrie et d'Origène n'existent pas. Quelques-uns de ceux d'Origène n'existent que traduits en latin; supposé donc que ces traductions latines ne nous fussent point parvenues, on dirait: Origène n'a point parlé de telle chose, donc elle n'est pas, et cependant cette apparence serait trompeuse. Avant de prétendre qu'un auteur a dû faire une telle citation, il faut surtout considérer quel était son but en écrivant et la nature de son ouvrage. Chacun a ses vues et son plan; chacun fait usage de ce qui lui convient. On pouvait faire toute sorte de traités, sans avoir occasion d'y amener le témoignage de Josèphe sur Jésus-Christ, sur Jean-Baptiste, sur Jacques. Ces sortes de citations doivent venir à propos, et l'à-propos ne se présente pas toujours. Ce qui nous trompe à l'occasion de ce passage, c'est que nous avons à faire à des incrédules niant les faits, mettant Josèphe dans la classe commune des juifs. Prenons garde cependant; s'il est beau d'avoir de la bouche d'un tel homme un aveu conforme à nos idées, il ne faut pas aller trop loin non plus, et lui faire dire plus qu'il ne veut. Pourquoi Eusèbe mit-il donc tant de soin à rapporter ce témoignage? Ah! c'est qu'à mesure qu'on s'éloignait du premier siècle, et qu'il restait moins de monuments historiques, la controverse avec l'incrédulité commençait à rouler sur la vérité des faits comme aujourd'hui. En conséquence, Eusèbe, voulant dans sa démonstration évangélique prouver la certitude historique de l'Évangile, fut conduit par là à rapporter tous les témoignages connus. Personne n'avait encore travaillé sur le même plan, ni dans les mêmes circonstances. Il n'est pas étonnant qu'il fût le premier à faire une

telle citation. J'avoue que si on nous produisait un écrivain grec du second ou du troisième siècle, cherchant tous les témoignages d'auteurs juifs et païens en faveur de l'histoire évangélique, et que celui-ci ne s'y trouvât pas, cette omission m'étonnerait fort, en tant du moins que les *Antiquités judaïques* seraient connues de l'auteur. Étudions maintenant la question de fait.

Justin Martyr vivait au milieu du second siècle; né païen, grand platonicien, mais converti au christianisme, il tenait une école de philosophie chrétienne à Rome. Ce fut là qu'il présenta à l'empereur sa première *Apologie*, où il ne s'agissait point de prouver la vérité de l'Évangile comme nous pourrions le faire aujourd'hui, mais de justifier l'innocence des chrétiens alors soumis à des lois iniques. Ce fut vraisemblablement à Rome qu'il apprit à connaître le livre des *Antiquités judaïques*. Se trouvant ensuite à Éphèse, il eut un entretien avec Tryphon et avec d'autres juifs; mais la controverse ne portait pas sur les faits. Cent dix ans s'étaient écoulés depuis la mort de Jésus, et la nation juive avait déjà souffert deux revers terribles, le premier sous Vespasien et le second sous Adrien. La plupart des juifs étaient dispersés, et il n'y avait alors, comme à présent, que ceux du parti du sanhédrin qui tinssent à conserver le nom de juifs. La dispute roulait sur cette question : *Jésus est-il le Messie promis par les prophètes?* Ils soutenaient que cela ne pouvait pas être, parce qu'il n'avait pas été le libérateur d'Israël, et qu'au contraire il avait été rejeté, condamné par le grand conseil de la nation, seul juge légitime d'un pareil procès. Justin tâche d'enlever ces scrupules, en assurant que leurs propres prophéties annonçaient un

Messie qui devait être rejeté et mis à mort par les principaux de la nation, comme l'avaient été tant de prophètes. Il est évident que notre passage n'avait rien à faire ici. Saint Irénée, passé d'Asie à Lyon, pouvait fort bien ne pas connaître Josèphe; du reste, ses ouvrages ne comportent pas cette citation. Le silence de Clément d'Alexandrie, de Tertulien ne prouvent pas davantage. Arrivons à Origène. Dans son commentaire sur saint Matthieu en 220, il nous dit que Josèphe, dans ses *Antiquités*, parle avec éloge de Jacques, frère de Jésus, nommé Christ, et il trouve remarquable un pareil témoignage, quoique l'historien ne crût pas en Jésus comme au Christ. On tire de là une objection. N'est-il pas bien étonnant, dit-on, qu'Origène, citant Josèphe dans ce qu'il dit de Jean-Baptiste et de Jacques, ne se prévaille point aussi du témoignage rendu par le même auteur à Jésus-Christ? A cela nous répondrons qu'il l'a peut-être cité dans quelque autre ouvrage, malheureusement perdu, tandis qu'ici rien ne l'engageait à le faire. En effet, Origène ne pensait point à ramasser, en général, ni dans Josèphe, ni chez d'autres, des témoignages favorables à la cause chrétienne. Il ne parlait de ceux-ci qu'à l'occasion du dire de Celse; ce n'est point amené exprès, mais une réflexion l'a conduit à marquer ce qu'il louait dans Josèphe et ce qu'il ne louait pas. Il lui reproche de n'avoir saisi la vérité qu'à demi, en ne reconnaissant pas Jésus pour le Christ, en ne croyant pas en lui comme en Christ, en ne donnant pas à sa mort plus d'importance qu'à celle de Jacques; pourtant il lui sait gré d'avoir approché de la vérité. Origène ne faisait point un plaidoyer, où il devait tout dire pour la cause chrétienne en général,

comme Eusèbe dans sa démonstration évangélique. Si Celse ou le juif introduit par Celse eût objecté le silence de Josèphe sur Jésus-Christ, sans nul doute Origène aurait touché cet article, comme il en touchait tant d'autres. Cependant cette objection allait bien au but de Celse, et elle eût été, j'avoue, très-forte. Probablement il n'y avait pas lieu à contestation. On ne peut donc pas conclure de ce que dit Origène que Josèphe n'a connu Christ en aucune façon. C'eût été lui prêter une ignorance impossible. Le chef des chrétiens pouvait-il être inconnu à un juif savant, contemporain des apôtres et témoin lui-même à Rome des grands progrès de cette secte? Il écrivait dans le même temps que Tacite; pouvait-il ne pas savoir ce que Tacite savait, car il dit : *auctor nominis ejus Christus*, etc.? Ou bien veut-on qu'Origène soutienne que Josèphe n'a pas prononcé un mot sur Jésus? Mais ce serait le mettre en contradiction avec lui-même, puisque dans ce même endroit où il parle de Jacques-le-Juste, il le désigne par la qualité de frère de Jésus, nommé Christ. Origène savait alors au moins que l'historien juif avait nommé Jésus-Christ et avait fait de lui quelque mention. Il est bien vrai que ce Père aurait pu s'expliquer plus clairement, cela aurait du moins prévenu l'abus que l'on fait de ses termes. Quant à Sozomène et Théodoret, mêmes remarques que pour Origène. On ne peut non plus rien inférer du silence de Chrysostôme, sachant que de son temps les ouvrages d'Eusèbe étaient en vogue, et que, d'ailleurs, son disciple Isidore de Péluse cite le passage tout au long.

La dernière objection faite, c'est que ce passage est absolument déplacé. Il ne tient ni à ce qui précède, ni

à ce qui suit. On pourrait l'enlever, il n'y aurait pas de lacune; on ne voit pas comment il est amené là. C'est donc un morceau inséré après coup par une main étrangère et bien différente de celle de Flavius Josèphe.

Si l'on disait que les *Antiquités judaïques* ne forment pas un ouvrage aussi lié, ni travaillé avec autant de soin, surtout dans les dix derniers livres, que celui de la *Guerre des Juifs*, composé près de vingt-deux ans plutôt, la remarque serait vraie, plusieurs savants l'ont déjà faite. On ne serait plus étonné d'y voir quantité de morceaux épars et décousus; car l'abondance des matières ne permettait pas d'y mettre la même unité. Je ne suis donc pas surpris que ce petit narré sur la personne de Jésus-Christ paraisse détaché de l'histoire générale; ses derniers livres sont pleins de pareils morceaux, et si on lui cherchait querelle là-dessus, il y aurait bien d'autres retranchements à proposer. Un historien qui a des notes, et qui a préparé d'avance certains portraits, ne les enchâsse pas d'abord dans une place déterminée; mais, en travaillant, il les range à mesure et le mieux qu'il peut, sans s'asservir à une liaison exacte. L'important est de ne pas les mal placer à l'égard du temps. Peut-on dire que celui-ci le soit? Tout le ministère de Jésus se passa sous la préfecture de Pilate, et c'est justement à ce temps-là que l'historien le rapporte: c'est vers ce temps-là, dit-il, que parut Jésus. Il venait de parler de diverses choses faites par Pilate. Pouvait-il mieux placer ce qu'il va dire de Jésus et de sa mort? S'il eût écrit son histoire par annales, et s'il eût voulu morceler son récit sur Jésus, en rapportant séparément ce qu'il fit telle année et puis telle autre, il aurait dû couper son récit, et ajuster

chaque partie en son lieu ; oui, mais les morceaux auraient encore paru plus isolés et plus hachés. Sa façon d'écrire n'est pas si régulière, il marque le temps en gros, il a donc pu dire : vers ce temps-là on vit un tel personnage ; ce qui n'entrant point dans le courant des affaires générales, fait nécessairement un morceau isolé. Il l'est, en effet, mais c'est par sa nature qu'il l'est, comme ne tenant point à autre chose, et il n'est pas pour cela déplacé. Ce n'est point un hors-d'œuvre, il fallait bien le mettre quelque part, et, en vérité, je ne vois guère où l'auteur eût pu l'enchasser plus à propos. Si l'objection tirée du défaut de liaison n'est qu'une délicatesse outrée et mal entendue, que faudra-t-il penser de celle tirée du style. On a dit que le style de ce passage était fort différent de celui de Josèphe, est fort semblable à celui d'Eusèbe. Pour y répondre, des hommes ont lu et relu Josèphe la plume à la main, dans l'idée de l'observer de près quand au choix de ses termes et de ses tours de phrase, etc.... On s'est ainsi assuré que toutes les expressions du passage lui étaient ordinaires et familières, qu'il y en a même quelques-unes qui semblent lui être propres et qu'il préfère. D'autres ont, de leur côté, démontré que ce n'était pas du tout là le style d'Eusèbe et que la tournure en est tout autre. Maintenant, je le demande, qui est-ce qui aurait forgé et supposé ce passage? Ce n'est point Eusèbe à coup sûr. D'ailleurs, quel chrétien aurait voulu sur un tel sujet rester aussi bref que l'est Josèphe? Quel autre aurait eu assez de retenue et de jugement pour discerner ce que Josèphe pouvait et devait écrire, d'avec ce qu'il ne devait pas écrire? Quel autre enfin aurait pu contrefaire si bien son style, sa manière, chose re-

connue pour être toujours difficile? Ainsi tout concourt à nous faire regarder ce passage comme aussi original qu'aucun autre texte de Flavius Josèphe.

CONCLUSION.

Nous avons donc ici un témoignage qu'on pouvait naturellement s'attendre à trouver dans un historien tel que Josèphe; son authenticité, quoique mise en doute, sort pour nous victorieuse de la lutte contre les incrédules. Ce témoignage est si décisif en faveur de l'entière vérité du christianisme, qu'on ne peut rien demander de plus. Il est remarquable aussi, parce qu'il a donné en même temps la démonstration et de la vérité de l'Évangile de Jésus-Christ, et de cette autre vérité que, quand l'esprit de l'homme est résolu à rejeter la révélation divine, il n'y a aucune preuve capable de lui en démontrer l'évidence. Si, cependant, nous recherchons sur quels fondements s'appuie une telle négation, nous n'en trouvons point, sinon qu'on est décidé à préférer les ténèbres à la lumière. Le passage se trouve en effet dans chacun des manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, dans toutes les traductions qui existent. Le style est en parfaite harmonie avec tout le reste des écrits de Josèphe. Quel prétexte donc, nous nous croyons en droit de le demander, quel prétexte peuvent donner les incrédules pour rejeter ce passage si remarquable? On s'efforce d'affaiblir son autorité, en disant que dans le petit nombre d'auteurs chrétiens qui nous restent de ces siècles reculés, ou plutôt dans les fragments de ces auteurs qui nous ont été transmis, ce passage ne se trouve point cité avant le temps d'Eusèbe; en d'autres

termes, si un passage d'un ancien auteur ne se trouve pas cité dans d'autres, aussi souvent que nous le croyons convenable, ce passage est altéré, ce passage n'est pas authentique. Étrange logique! Alors qu'on nous dise et qu'on nous montre comment un si long paragraphe eût pu être inséré dans tous les manuscrits de l'historien, dispersés qu'ils étaient par tout le monde; même si la fraude eût été tentée, comment aurait-elle pu passer sans être découverte? En résumé, pour tous les hommes qui ne sont pas sous le joug des préjugés les plus asservissants, il est évident de soi-même que tout passage d'un auteur qui se trouve dans tous les manuscrits ne peut être considéré que comme très-authentique, à moins que l'on apporte des preuves claires et évidentes comme quoi il a été inventé et introduit dans le texte. Mais loin de là, non-seulement on ne se présente pas avec la prétention de montrer par qui et dans quelles circonstances ce passage de Josèphe a été ajouté à l'original, on n'avance pas même l'ombre d'une prétention. Il demeure donc certain qu'il est parfaitement authentique. Du reste, nous avons montré dans le courant de ce travail, qu'il n'y a rien dans le passage qui ne puisse avoir été écrit par Josèphe, l'expression : *ὁ Χριςτος οὗτος ἦν*, n'impliquant pas qu'il le reconnaissait pour le vrai Messie. Enfin, en terminant, qu'il me soit permis de faire une supposition. Si l'on trouvait dans Josèphe un passage tout différent de celui que nous y lisons, c'est-à-dire un portrait injurieux et satyrique sur Jésus-Christ, nos douteurs et incrédules auraient-ils eu quelque penchant à le tenir pour suspect? n'en auraient-ils pas triomphé? n'aurait-il pas suffi à leurs yeux que ce passage se trouvât dans tous les manuscrits, dans